

Voyage dans la steppe

*La Steppe*¹ (1887-1888), d'Anton Tchekhov², est le journal de voyage d'un garçonnet âgé de neuf ans, Iégorouchka, dans la steppe entre Russie et Ukraine. Depuis Rostov-sur-le-Don, sur la Mer d'Azov, jusqu'à Moscou, l'enfant suit un chemin initiatique dont nous retiendrons surtout la prodigieuse poésie. Entre ciel et terre, Iégorouchka vogue, porté par des sensations oscillant entre peur et bien-être.

« Alors que Iégorouchka regardait les visages endormis, soudain un chant se fit doucement entendre. Une femme chantait à proximité, mais il était difficile de comprendre où et de quel côté. Cette chanson basse, traînante et plaintive, faisant songer à des pleurs et à peine perceptible à l'oreille, provenait tantôt de droite, tantôt de gauche, tantôt d'en haut, tantôt du cœur de la terre, comme si un esprit invisible volait et chantait au-dessus de la steppe. Iégorouchka regardait autour de lui et ne comprenait pas d'où venait cette chanson étrange ; puis, lorsqu'il s'y fut habitué, il lui sembla *que c'était l'herbe qui chantait* : à demi-morte, déjà perdue, elle cherchait à convaincre quelqu'un, par cette chanson sans paroles, mais plaintive et sincère, qu'elle n'était coupable de rien, que le soleil l'avait brûlée injustement ; elle assurait qu'elle désirait passionnément vivre, qu'elle était encore jeune et eût été belle, n'était la chaleur et la sécheresse ; elle n'était pas coupable, mais elle implorait tout de même le pardon de quelqu'un et jurait qu'elle souffrait intolérablement, qu'elle était triste et avait pitié d'elle-même... »

Entouré de personnages mystérieux, comme le vieillard qui récite nuit et jour des prières, le grand benêt qui se fait brute à ses heures, ou l'homme à la vue si perçante qu'il peut surprendre une renarde et ses renardeaux dans leur intimité, Iégorouchka peut croire n'être qu'une toute petite poussière perdue dans l'univers sans fin...

« [Là-bas] noircissaient les collines qui semblaient cacher quelque chose d'inconnu et d'effrayant. [Et là-bas] le ciel, au-dessus de l'horizon, était inondé d'une lueur pourpre et on ne savait pas s'il y avait un incendie quelque part ou si la lune s'apprêtait à se lever. On voyait les lointains comme en plein jour, mais leur teinte lilas, hachurée par [l'obscurité] du soir, avait disparu, et toute la steppe se cachait dans ces ténèbres, comme les enfants de Moïseï Moïseïtch sous leur couverture. »

L'enfant découvre l'inconcevable dont les signes ne trompent pas...

« La lumière éblouissait les charretiers [...]. [Dans] l'ombre, à peine perceptibles, comme des montagnes d'une forme indéterminée, se dessinaient les charrettes pleines de sacs et les chevaux. À vingt pas du brasier, à la limite de la route et du champ, s'élevait une croix funéraire en bois, tordue, de côté. Quand le feu n'était pas encore allumé et qu'on pouvait voir au loin, Iégorouchka avait remarqué qu'une croix tout aussi vieille et tordue se dressait de l'autre côté de la grand-route. [...] Tous se reposaient, méditaient, jetaient des regards rapides à la croix parcourue de taches rouges. Une tombe solitaire a quelque chose de triste, de rêveur et de poétique au plus haut point... *On l'entend se taire* et, dans ce mutisme, on sent la présence de l'âme de l'inconnu qui repose sous la croix. Cette âme se sent-elle à l'aise dans la steppe ? Ne se languit-elle pas par clair de lune ? Et la steppe qui entoure la tombe semble triste, maussade et pensive, l'herbe plus affligée, et les criquets crient d'une voix plus contenue... Pas un passant qui ne dise une prière pour cette âme solitaire et ne se retourne pour voir la tombe jusqu'à l'instant où elle disparaît loin derrière et se couvre [de l'ombre de la nuit]. »

© Daniel Lamotte, 30 octobre 2008.

¹ *La Steppe – Histoire d'un voyage*, Anton Tchekhov, Paris, Librairie Générale Française (Le Livre de Poche), 1995.

² Anton Tchekhov, né à Taganrog (oblast de Rostov, Russie) (entre Marioupol et Rostov) le 17 janvier 1860, mort à Badenweiler (Bade-Wurtemberg, Allemagne) le 15 juillet 1904.